JEAN RICHEPIN 1849–1926

Les Vieux Astres — L’Homme

« A moi les cieux, la terre et l’onde !
Pas de remords et pas d’effroi !
Moi, l’Homme, atome dans le monde,
Du monde je veux être roi.
Qui me gêne, je le rature.
J’ai, pour y chercher ma pâture,
Ouvert le ventre à la Nature.
Tous ses biens, je les ai pillés.
La marâtre a fait la cruelle !
J’ai lutté, je suis plus fort qu’elle,
Ses éléments et leur séquelle,
Et sur son front j’ai mis les pieds.

J’ai dit aux montagnes hautaines
D’aplatir leur dos sous ma main,
Ou bien qu’à travers leurs bedaines
Je ferais passer mon chemin.
Au rauque Océan qui m’arrête
J’ai dit que la vague fût prête
A courber sa superbe crête
Sous mes noirs steamers sans agrès.
J’ai dit à la foudre insensée
Qu’au lieu d’être sur moi lancée,
Elle porterait ma pensée,
Comme une esclave, où je voudrais.

Je saurai la raison entière
De ce qui me reste à savoir.
Toutes les lois de la matière
Obéiront à mon pouvoir.
Dans sa retraite, ciel ou terre,
Je forcerai chaque mystère,
Et nul ne pourra plus se taire
Ou répondre en mots décevants.
Je verrai l'infini sans voiles,
Et, pour monter jusqu'aux étoiles,
Au timon de mon char de toiles
J'attellerai les quatre vents.

S'il faut changer l'axe des pôles,
Plus fort que le géant Atlas
Je porterai sur mes épaules
Tout l'univers sans dire hélas.
Moi, le maigre nain, j'imagine
Des crics à levier de machine
Autrement sûrs que son échine
Et ne ployant sous aucun faix.
Je trouverai des forces neuves.
Encor quelques siècles d'épreuves,
Et je tiendrai toutes mes preuves
Et mes rêves seront des faits.

Car tout ce que je veux, je l'ose,
Et je veux tout. Dans mon creuset
Je brûlerai l'Être et la Chose
Pour refondre ce qui s'usait.
La Nature y mourra ! Qu'importe ?
Eh ! quand la vieille serait morte,
La race humaine est assez forte
Pour se passer des anciens dieux.
Que tout s'éteigne ! Je sais faire
De la chaleur, de la lumière ;
J'arrondirais une autre sphère
Et j'allumerais d'autres cieux.

Donc, au travail, sans paix ni trêve !
Arrachons lambeau par lambeau
Tous les secrets. La vie est brève ;
Mais on se transmet le flambeau.
Sous les calculs de ma cervelle
Déjà le monde se nivèle
Et prend une forme nouvelle.
Lorsque j'aurai changé l'emploi
De tout ce vieux chaos immonde
Que je pétris et que j'émonde,
Alors dans le temple du monde
Il n'y aura qu'un Dieu : c'est moi. »

La Nuit vint. La négresse aux mamelles funèbres
Noya l'air obscurci sous son lait de ténèbres
Et ferma l'horizon de ses pesants baisers.
Et l'on n'entendit plus dans les cieux apaisés
Ni les cris du Soleil ni les pleurs de la Terre.
Seul, l'Homme, enflé de son orgueil qui déblatère,
Acharné malgré tout à son travail ardent,
Continuait son bruit dans l'ombre en clabaudant
Et tâchait à créer sa lumière nouvelle
Avec ses feux tremblants que le vent échevèle.
Une étoile soudain fleurit les noirs sillons,
Puis deux, puis trois, puis mille, et puis des millions,

Émeraudes, rubis, topazes fabuleuses,
Poudre de diamant qui fait les nébuleuses
Et dont chaque parcelle est tout un univers
Avec ses éléments combinés et divers ;
Et j'entendis alors dans l'infini physique
Une silencieuse et terrible musique
Auprès de quoi la voix de l'Homme mécréant
Ne semblait que l'écho de l'écho du néant.
Les étoiles chantaient cet éternel cantique
Qui dit que la Matière est neuve, bien qu'antique,
Et n'a pas d'origine et n'aura pas de fin,
Mais que tout est fugace et que rien n'est divin.